



Mécanique de l'ange

Aliénor Oval

Vous ne me connaissez pas, mais vous avez pensé à moi chaque jour, pratiquement chaque instant ces dix dernières années. Vous frémissez à ces mots, vous entrevoyez, sans doute, du fond de votre esprit éreinté, l'image de l'homme tant haï. Vos mains fines tremblent, votre respiration se fait haletante. Vous vous laissez tomber sur la chaise, vos jambes ne vous portent plus. Bien sûr, vous pourriez arrêter tout de suite la lecture de cette lettre, la confier à une personne moins affligée que vous, mais nous savons tous les deux que vous ne le ferez pas. Vous me lirez, car vous caressez l'espoir fou qu'elle soit encore en vie. Lorsque vous vous levez le matin, que vous vous regardez dans le miroir de la salle de bain en brossant vos longs cheveux, que vous remplissez le lave-linge, que vous rangez vos courses, que vous roulez sur la quatre-voies, cette pensée s'immisce en vous : elle est peut-être en vie. Parfois, vous l'imaginez avec un couple désespéré de ne pas avoir eu d'enfant, qui l'élèverait comme sa propre fille. Certains jours, des images de cave humide et noire vous hantent. Et vous sombrez. Vous vous tapez la tête contre les murs, terrassée de douleur, et suffoquez au milieu de la nuit quand vous entendez sa voix émerger des ténèbres. Aucun répit depuis dix ans. Mais l'espoir ressurgit toujours, du plus profond de votre détresse. Vous vous figez dans l'allée du supermarché, persuadée de l'avoir croisée, ou dans la rue, ou au parc où vous venez désormais en pèlerinage. Vous vous assomez de médicaments et vous abrutissez devant la télévision pour rendre moins intolérable l'idée obsédante de son absence et les questionnements perpétuels qui en découlent. Je vous écris aujourd'hui, non pour soulager ma conscience qui n'en a nul besoin, mais afin de libérer votre âme de ses tourments pathétiques, vous qui, aveuglée par le chagrin, n'imaginez pas même un instant qu'il existe des desseins plus grands que la seule vie d'un enfant, fût-il le vôtre. Je veux vous éclairer, car au fond je ne cesse pas tout à fait de conférer un peu crédit à l'humanité, bien que tout m'y pousse. Que voulez-vous ? Il semble que, sur mes vieux jours, une once de lumière se soit posée sur ma vieille carcasse et me donne l'envie de

partager avec vous la beauté d'une œuvre à laquelle vous avez involontairement mais délicieusement contribué.

La blondeur de ses longs cheveux bouclés, la candeur de son visage rond, aux joues pleines et roses, ont attiré mon attention lors de mes promenades au parc. Vous l'aurez bien compris, ces dernières n'avaient rien de banales promenades digestives. Je cherchais la fillette la plus douce, la plus ravissante qui soit. Figurez-vous que, depuis mes douze ans, à la suite d'un rêve qui avait tout d'une apparition céleste, je conçus le désir de créer un ange, de le façonner de mes mains nues, de me substituer au Créateur, d'éprouver le sentiment absolu de la toute-puissance. Dès lors, cette idée me hanta. Je noircissais des carnets entiers avec des croquis de visages aux traits épurés. Je dus admettre qu'au fur et à mesure que je dessinais, un visage familier se superposait à mes esquisses, celui de ma jeune sœur disparue, Paulina. Je gardais d'elle le souvenir d'un sourire merveilleux, de ses belles boucles blondes et de ses grands yeux bleus chargés de douceur et de bienveillance envers moi, son jeune frère. Paulina veillait sur moi. Dieu me l'avait brutalement enlevée. Je lui en voulais à un point que nul ne peut concevoir. J'avais grandi et l'image de Paulina s'était presque effacée, jusqu'à ce qu'elle rejaillisse à travers mes ébauches de créatures célestes. Dieu m'avait privé de la protection de Paulina, j'étais bien décidé à créer moi-même mon propre ange gardien, un être fait de chair et de sang que je rendrais divin par son sacrifice. Des dizaines de carnets remplis de croquis, de notes, de collages s'accumulaient dans ma chambre. Cette obsession rongait mes nuits. J'imaginai les divers moyens d'achever mon œuvre. Je m'en délectais.

Élève brillant, j'étudiais beaucoup, mais je n'abandonnais pas mon projet. Je le peaufinais, en appréhendais chaque aspect. Rien ne devait être laissé au hasard. Je savais qu'il me faudrait du temps, mais au fond rien ne pressait, j'étais jeune et en bonne santé. Accaparé par de longues études de médecine, je décidais d'attendre le moment propice et reléguais ma quête au second plan, nourri par les succès récurrents, les amitiés dévouées et les amours inconditionnels qui s'offraient à moi. Je savourais tout cela sans que jamais mon cœur ne s'en attendrisse. Dans ma longue carrière de chirurgien cardiaque, j'ai connu l'ivresse inouïe de tenir entre mes mains l'organe palpitant, livré à ma seule science, à ma seule compétence, le pouvoir absolu de vie et de mort. J'ai vu mourir des hommes, des femmes, des enfants, trop faibles

pour survivre, sans ressentir la moindre empathie, même si mes attitudes laissaient supposer le contraire. Je renvoyais l'image que l'on attendait de moi, la seule acceptable dans notre société aseptisée. L'unique chose prompte à m'émouvoir était le sourire de mon ange. J'en rêvais encore la nuit, ébloui par le rayonnement du visage radieux penché sur moi dans mon sommeil, et mes larmes coulaient devant tant de beauté.

J'ai eu tout ce que l'on pouvait désirer dans la vie, mais il me restait une tâche à accomplir, polie au fond de mon âme pendant quarante ans. Au moment où je me sentais enfin prêt, on m'annonça une tumeur maligne. J'étais persuadé d'avoir trop attendu pour réaliser ce que j'avais entrevu pour la toute première fois à douze ans à peine. Mais il n'était pas trop tard, je pouvais encore parvenir à mes fins. Mon état de santé se dégrada assez vite, il me fallait agir. Déterminé, je visitais quotidiennement les parcs entre mes visites médicales et les traitements lourds qui débutaient. Aucune enfant ne trouvait grâce à mes yeux, jusqu'à ce que je la voie, merveilleuse, souriante, angélique, douce et candide, d'une blondeur lumineuse : votre fille. Je sus à l'instant que c'était elle, et j'en fus bouleversé. Plongée dans la lecture d'un polar (vous noterez l'ironie, tout de même), votre surveillance relâchée ne le resterait pas très longtemps, j'en avais conscience. Une laisse à la main, je passais à côté d'elle qui s'était approchée des buissons, en appelant : « Fripouille... Fripouille... ». Elle me regarda, étonnée. Je lui demandais si elle avait vu mon petit chien Fripouille qui s'était enfui. Elle me dit que non et je lui proposais de m'aider à le chercher, ce qu'elle accepta avec toute la gentillesse qu'on peut attendre d'une telle enfant. Elle passa derrière les arbustes et me suivit en appelant Fripouille. Tout se passait comme je l'avais imaginé, c'était presque trop facile. Dans un coin reculé du parc, où nul ne passait guère, je m'arrêtais pour contempler la ravissante fillette, dans toute son innocence. Lorsque je m'approchais, elle resta figée. Sans doute avait-elle compris, mais il était déjà trop tard. Je la pris tout contre moi, la paume de ma main écrasant sa bouche et son nez, et j'appuyais fermement, en la serrant fort dans mes bras, jusqu'à ce que je voie la vie quitter ses beaux yeux bleus grands ouverts. Je me sentis soulagé, apaisé, reconnaissant. Ma créature dormait dans mes bras, mais tout n'était pas encore accompli. Je la portais comme on porte un enfant assoupi, le plus naturellement du monde. Je l'installais dans ma voiture et rentrais chez moi tranquillement, sans que

personne ne me prête attention. Tout alla si vite que vous n'aviez probablement pas encore réalisé l'absence de votre fille.

Une fois chez moi, j'étendis un grand drap blanc sur la table du salon et je l'y allongeai. Je découpai avec soin le haut de sa robe. J'incisai minutieusement son torse menu et sectionnai son cœur que je dévorai encore tiède, le sang du sacrifice coulant sur sa peau pâle. Comme je goûtais sa chair, je sentis un souffle me traverser et s'élever vers le ciel. Je la recousis délicatement, nettoyai son petit corps, brossai ses longs cheveux soyeux, fermai ses jolis yeux et déposai un baiser sur son front. Enroulée dans un drap immaculé, je l'enterrai dans mon jardin, à l'endroit où poussent désormais des lys blancs. Jamais je ne m'étais senti aussi serein, mon ange veillait sur moi de là-haut. Contre toute attente, les traitements fonctionnèrent remarquablement sur moi et je guéris. D'après le corps médical, j'étais un miraculé. Je suppose qu'il y a là une part de vérité que vous admettez.

Dix ans ont passé et la vie m'a comblé à nouveau, alors que vous vous êtes avachie dans votre souffrance stérile. Je le sais, car je vous ai vue dégringoler toutes ces années, de loin en loin, lors de mes visites de courtoisie devant votre domicile. Reprenez-vous. Cessez de geindre et célébrez la beauté d'un geste auquel vous avez contribué en donnant naissance à une enfant aussi admirable, puis par votre négligence sans laquelle rien n'aurait pu s'accomplir. Je vis chaque jour et m'endors chaque nuit sous le regard tendre de mon ange qui me sourit. Je ne crains pas la mort. Je sais que mon ange veillera sur moi. Terrée dans l'ombre infecte de votre douleur égoïste, vous vivez comme un cafard prêt à se faire écraser d'un instant à l'autre. Je vous donne l'ultime chance de vivre dans la dignité, consciente d'une vérité qui vous échappait jusqu'alors, humble devant un dessein qui vous dépasse, prête à affronter la mort dans la paix des justes, loin des tourments inutiles que vous vous infligez et qui vous éloignent chaque jour un peu plus du Salut. J'ai assuré le mien par la bienveillance de mon ange, qu'en est-il du vôtre ?